

PALINZARDERIE

L'assurance bovine en anecdotes

M. Marcel Favrat, qui a été secrétaire pendant trente-huit ans de la Société d'assurance de la commune d'Epalinges pour la race bovine, a présenté cette société dans le dernier numéro du Journal d'Epalinges. Il relate ci-après quelques souvenirs anecdotiques glanés au cours de quatre décennies.

Etant né en 1916 dans la vieille ferme de Ballègue, actuellement l'atelier du golf, j'ai eu le plaisir et le bonheur de connaître tous les paysans qui ont œuvré pour le bien de cette assurance.

En ce temps-là, le bétail était abattu dans les fermes et débité souvent dans des conditions lamentables. En été, c'était la guerre aux mouches, qui déposaient leurs œufs en un temps record, et le lendemain les vers envahissaient déjà la viande. Il fallait donc envelopper la carcasse avec des draps et bien fermer toutes les fissures qui pouvaient encore exister; gros travail pour la maîtresse de maison. En hiver, on n'avait pas ce souci-là; mais alors le gel et le froid étaient à craindre, autant pour les mains du boucher que pour la scie lors de la fabrication des lots; tout ce travail se faisait pour le prix au boucher de 14 fr. et de 30 fr. pour les quatre membres de la commission. Le boucher était M. Henri Regamey, habitant Les Giziaux, à Epalinges, un grand et bel homme, méticuleux à l'extrême dans son travail. Je me souviens, étant petit gosse de 8 à 9 ans, que le grand Henri débitait une bête dans le hangar en face de notre ferme, où il y avait le four à pain, et nous les enfants traversions de l'un chez l'autre à travers le chemin, quand arriva le fils de notre voisin, Eugène Mermier, à vélo (seul vélo qui existait en Ballègue). Voulant donner une démonstration de vitesse, il renversa ma sœur Berthe, devenue femme de boucher, qui fut blessée à la tête. Le grand Henri, qui avait un grand couteau dans les mains, plein de graisse, le mit sur cette blessure pour arrêter le sang et désinfecter la plaie. Avis à la faculté!

Le secrétaire était M. Aloïs Pache, de Montéclard; un brave type, chineur et farceur avec nous et aimé de tout le monde. En hiver, il allait faire boucherie pour les paysans et faisait de la bonne charcuterie; mais avant de mettre une goutte de pomme dans la viande à saucisse, il avait soin de bien la déguster. Homme d'un dévouement sans limite, nommé secrétaire en 1915, je l'ai remplacé en 1947.

Le caissier était M. Elie Delacrausz, du Ruisseau-Martin, un fervent de la politique communale. Il n'appréciait pas beaucoup les paysans des Croisettes, qui étaient un peu gonflés, disait-il, et qui

avaient un peu tendance à s'infiltrer trop intensément dans notre Exécutif et notre Conseil communal. Alors il veillait et, d'une ferme à l'autre, devant un bon verre de piquette, arrosé d'une petite pomme, on refaisait le monde. Homme droit et intelligent, il côtoya notre secrétaire pendant le même nombre d'années.

C'est lui qui, en 1926, proposa la construction de l'abattoir d'Epalinges, ce qui fut fait en 1928, devant la ferme des Giziaux, en bordure de la route de Berne. Les bouchers d'Epalinges et des Râpes vinrent tuer leurs porcs ici, ainsi que les cafetiers, en payant une somme pour chaque bête. L'assurance du bétail payait 16 fr. par tête. En 1950, nous dûmes changer de boucher et engager M. Alfred Blanc, de Montéclard, agriculteur, braconnier et boucher de campagne. Je me souviens, en tant que secrétaire, quand nous avions tué deux bêtes le même jour; le soir, notre ami Alfred, fatigué, ayant un peu abusé de la bouteille, reprit le sentier du Vaugueny vers minuit. La hotte sur le dos avec tous les outils de boucher, il manqua le petit pont et se retrouva à plat ventre au bord du ruisseau. Etant donné qu'il faisait nuit, il abandonna le matériel et rentra chez lui; mais surprise, il avait perdu son dentier. Sitôt le jour venu, il retourna sur les lieux; la hotte et les couteaux étaient parsemés dans l'eau et par miracle, le dentier était resté croché derrière une pierre. L'honneur était sauf! Tout cela était amusant, mais la vie continuait avec ses plaisirs et ses déboires, car il n'y avait pas de plus tristes moments que de voir tomber une bête dans cet abattoir, cette masse de chair qui s'effondrait devant les yeux attristés du propriétaire, lequel avait mis tout son savoir pour élever cette bête qu'il aimait et qui l'aidait à gagner sa vie, et puis lui causait ensuite une grosse perte d'argent.

Lorsque la commission de taxe passait au Nouvel-An, il fallait entendre les beaux noms que l'on mettait à ses vaches:

Reine, Comtesse, Baronne, Fleurette, Pensée, etc. Je me souviens de mon oncle, qui habitait aux Planches. Il attelait une vache; c'était courant, car il y avait très peu de chevaux à Epalinges à ce moment, mais beaucoup de bœufs et de vaches d'attelage. Mon oncle avait une vache qui s'appelait Comtesse. Un jour, il partit chercher de l'herbe. Il menait la vache et sa femme serrait la mécanique à la descente. Il disait d'une voix tendre: «Doucement, Comtesse, doucement», et il se retourna brusquement et dit à sa femme: «Serre un peu, vieille bedoume, tu vois pas que ça pousse!»

Les paysans disparaissant rapidement dans notre région, la société de Vennes et Chailly vint se joindre à nous en 1955. Notre assurance a un effectif de 20 membres avec 456 têtes. Tout va bien pour les deux assurances, lorsque M. Ernest Chapuis, municipal, nous annonce en 1963 que l'abattoir doit se démolir pour faire le détournement de la route de Berne. C'est alors que nous devons partir à Vers-chez-les-Blanc, moment pénible pour tous, mais il fallait bien y passer et, en 1985, c'est la fusion avec l'assurance des Râpes, ce qui fait un effectif de 272 bêtes et une dizaine de paysans, jusqu'au jour de la disparition totale; car, sur ce petit nombre, il ne reste qu'un jeune de 20 ans pour essayer de subsister.

Pour terminer sur un ton plus optimiste, voici l'aventure d'un sociétaire:

Selon les règlements, à chaque débit de viande, la commission prélevait deux kilos de filet pour le repas que nous allions préparer dans un café d'Epalinges. Comme il y avait un membre qui s'invitait chaque fois en venant chercher

son lot et qu'il laissait son sac au fond de l'abattoir, notre caissier Henri Guex alla prendre le rôti qui se trouvait dans le sac et le remplaça par une pierre entourée de papier, puis on l'invita pour souper. En fin de repas, il nous dit: «Belle soirée, excellent repas, vous êtes de bons types, je paie une bonne bouteille.»

Le lendemain, à l'ouverture du sac, le fond de l'air était froid; à la place du rôti, il fallut manger la soupe à la pote, la maman n'était pas enchantée.

Lors d'un autre débit, nous avions décidé de manger la langue, que notre ami Armand Ruchat, teneur de la Croix-Rouge, prêtait avec un soin spécial. Mais au moment du repas, le sinistré, qui habitait en Vennes et qui était très religieux, annonça qu'il ne mangeait jamais un organe qui sortait de la gueule d'une bête. Alors notre ami Armand, toujours dévoué et serviable, lui dit: «Mais, monsieur, il n'y a pas de problème, je vous fais deux œufs au plat!» Belle période, beaux souvenirs, à bientôt.

Marcel Favrat.

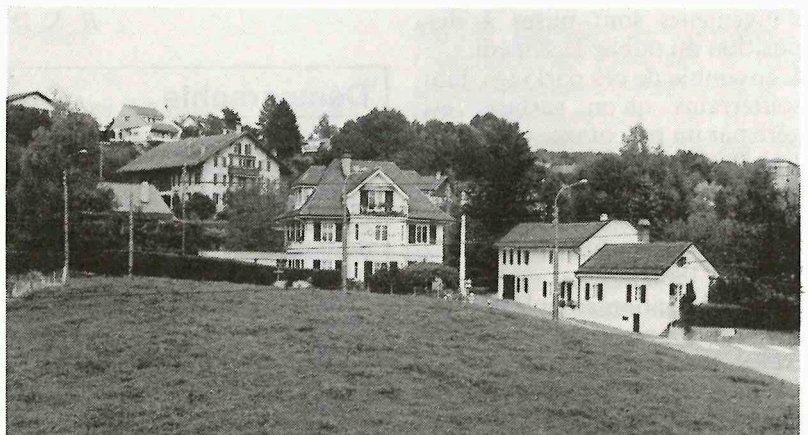
ÉPALINGES...

... autrefois



... aujourd'hui

Les Croisettes



... en direction du chemin de la Prairie.

Photo Heidi Viredaz-Bader.